



Valère Novarina
Théâtre du verbe
José Corti, 2001

Novarina, l'hilarotragédien

L'Œuvre comique de ce temps et principal écho, depuis le IV^e siècle, à l'*hilarotragédie* fondée par Rhinton, aura été celle d'un petit Valère qui riait aux éclats à la représentation des *Branquignols* au Théâtre Fontaine en 1949 (les peuples rient après les guerres). Né du babil, sans la moindre perplexité, dans la logique égarée du rhinocéros, ce petit Valère (prénom destiné aux planches, certes, par la mère, Manon, mais on ne peut refermer dès lors la parenthèse sur une telle personnalité sans promettre y revenir, à cette figure, *s'entend*, de la mère, à la gloire de laquelle, nécessairement, désespérément, s'érige au fond une telle œuvre) n'aura de cesse d'écrire, puisque le verbe ne peut se dire sans *rire*, l'un dans l'autre ; que l'on puisse rire bien avant de savoir parler, rire dans son coin bien avant de parler aux éclats, voilà le comique à n'entendre, une fois pour toutes, que dans l'acception première — « *relatif aux acteurs* ».

[...]

Quelque chose monte en langue, géologiquement, qui se retourne dans l'usage (dont le Poète reste très soucieux) de la langue *française* la mieux maîtrisée, c'est-à-dire *écoutée* : hommage même à son génie classique, pour qui assiste au théâtre novarinien comme il faut, les yeux fermés, capable d'entendre ce qui *sourd* — comme ce personnage d'une roman d'André Mazas (1830) surprenant « le babil spirituel qui charme les oreilles d'un camps de soldats français ». [...]

Novarina, tel Lacenaire, l'assassin-poète qui n'a laissé qu'un seul poème en argot, retrouve alors le langage inintelligible des premiers chrétiens à leurs moments d'enthousiasme verbal, et l'on est libre de s'inviter à cet extraordinaire repas de la langue.